

ETC



La chambre de lumière

Claire Savoie : *Une date, le nom d'un lieu, et l'heure du rendez-vous*, Galerie Articule. Du 17 avril au 10 mai 1998

Elisabeth Recurt

Numéro 43, septembre–octobre–novembre 1998

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/483ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Revue d'art contemporain ETC inc.

ISSN

0835-7641 (imprimé)

1923-3205 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Recurt, E. (1998). Compte rendu de [La chambre de lumière / Claire Savoie : *Une date, le nom d'un lieu, et l'heure du rendez-vous*, Galerie Articule. Du 17 avril au 10 mai 1998]. *ETC*, (43), 39–41.

MONTREAL

LA CHAMBRE DE LUMIÈRE

Claire Savoie : *Une date, le nom d'un lieu, et l'heure du rendez-vous*, Galerie Article. Du 17 avril au 10 mai 1998



Claire Savoie, *Une date, le nom d'un lieu et l'heure du rendez-vous*, 1998.

Si, depuis dix ans, Claire Savoie cherche à déclencher un questionnement qui mette en doute ce que l'on voit, elle y excelle dans cette toute dernière installation. Le titre de l'œuvre nous décrit les données permettant l'identification d'un rendez-vous. Pourtant, l'artiste se joue plus que jamais de nous, de notre assurance à décoder, de notre capacité de lire, de notre habileté à nous situer. Ce rendez-vous nous apprend surtout la précarité de nos points de repère.

L'installation est composée d'une pièce cylindrique de 12 pieds de diamètre, dans laquelle nous pénétrons et, à l'extérieur de cet espace, de la projection d'une bande vidéo. Avant d'entrer dans la rotonde, on marque un instant d'hésitation, tant la lumière intérieure est aveuglante après les quelques pas dans la pénombre de la galerie. L'ouverture invite le visiteur à pénétrer dans ces lieux, mais le repérage devient vite impossible. L'expérience d'immatérialité est presque complète. À l'intérieur du cylindre noyé d'une blancheur crue, notre corps, nos yeux, nos sens travaillent plus que jamais à chercher la ligne, l'ombre, le creux qui seraient indices d'orientation. Mais la cloison, que nous savons courbe pour l'avoir contournée plus tôt de l'extérieur, n'offre plus aucune définition

de forme, n'étant plus que matière immaculée. Le plancher ne semble guère plus délimité et l'observation attentive de la plaque lumineuse du plafond nous fait croire à une configuration tour à tour plate ou bombée. Tout ne semble qu'illusion. Les démarcations habituelles d'un espace intérieur se sont désintégrées, on ne saisit plus ni volume ni profondeur. Il faut s'approcher de la cloison jusqu'à la toucher pour mesurer sa distance par rapport à nous. Notre regard est aveugle.

Cette dématérialisation nous fait prendre une conscience aigüe de l'importance d'éléments physiques permettant de circonscrire la situation de notre corps dans son environnement. L'expérience nocturne décrite par Georges Didi-Huberman, dans son étude sur la notion de perte, est ici reprise de manière inversée. En effet, l'aveuglement qu'engendre la noirceur se vit ici à cause d'une trop grande luminosité. Cette blancheur nous fait perdre le jeu des plans, des coupes, des surfaces. De même, « c'est lorsque nous faisons l'expérience de la nuit, où tous les objets s'enfuient et perdent leur stabilité visible, que la nuit révèle pour nous l'importance des objets et leur fragilité essentielle... »¹. C'est par l'expérience de leur perte que l'on mesure la teneur et le poids des choses et, il faut en





Claire Savoie, *Une date, le nom d'un lieu et l'heure du rendez-vous*, 1998.

convenir, l'absence est souvent plus lourde à ressentir que la présence, rassurante.

Les bulles qui, par moments, jaillissent de la cloison pour venir se déposer à nos pieds, figurent encore une fois l'espace spiralé dont elles se font le miroir. Parfois, le temps d'une fraction de seconde, c'est de notre image qu'elles offrent l'écho.

Ce sont des voix, celles d'un homme et d'une femme, diffusées par deux haut-parleurs encastrés dans le plafond, qui nous servent d'indices spatiaux. En effet, le son parvient à organiser cet espace informe, à le diviser en deux et à rendre sensible la notion d'éloignement. Selon notre situation géographique, en perdant la netteté d'une voix, nous en décelons une autre. Dans ce lieu qui échappe à toute appréhension traditionnelle, les voix qui épiluchent nombre après nombre sont les seuls véritables outils de mesure de l'espace et du temps. C'est la matière acoustique plus que les composantes physiques qui donne corps au lieu. Un peu comme le ferait un métronome battant les temps à intervalles réguliers, l'énonciation de chiffres marque, coupe la durée, crée des délimitations à la manière des lignes d'une règle à mesurer chaque millimétrique. L'écoulement du temps en est presque visualisé. On pense à l'acte de cet homme, de cette femme qui entrouvrent les lèvres, le temps d'articuler une syllabe. De même, chez Carl André, l'acte de poser chaque plaque de plomb sur le sol nous parle de l'instant qui passe et du marquage opéré par l'artiste. L'acte devient une unité de mesure.

Palliant au vertige que notre corps expérimente dans ce lieu sans repère matériel, les voix ont tout d'abord pour effet de nous rassurer, mais elles nous emportent vite dans le même tourbillon que la cloison circulaire ou la bande vidéo montrée à l'extérieur de la pièce.

Le film a été réalisé depuis le centre d'un appartement, l'artiste ayant tourné sur elle-même pour nous offrir une vue circulaire du lieu. La projection nous permet d'apercevoir les lieux mais non de les regarder, car on est en perpétuel mouvement giratoire et l'imprécision des détails nous donne une vision si fuyante que l'expérience de vertige se fait à nouveau ressentir. La rotation a pour conséquence de nous donner l'illusion d'un espace infini et indéfini. La structure de cet appartement est aussi diffi-

cile à comprendre que celle de la chambre cylindrique. Et ce qui aurait pu être révélateur, personnel, demeure confondu dans une neutralité proche de l'anonymat.

Claire Savoie a longtemps sondé le pouvoir d'identification des mots. Ici, ce sont les images qui nous donnent à penser que la vision ne serait en fait qu'illusion. Il ne faut ni se fier aux mots ni à ce que l'on croit voir. Savoie remet en cause la valeur de définition que l'on attribue aux mots, puisque ce qu'ils nomment n'existe que dans et par la matérialité. Magritte le disait bien, la représentation écrite d'un objet (par le mot) ou figurée (par l'image) est loin d'être l'objet même. Il y a falsification. L'objet ne peut être un mot non plus qu'une image. Ici, Savoie met en scène des images filmiques qui nous éloignent des objets matériels qui devraient pourtant en être les sujets. Les éléments tels que filmés restent insaisissables, non pas seulement par nos mains, nos doigts, mais par nos yeux. Pire que cela encore, dans sa rotonde immaculée, l'artiste nous donne à voir une matière invisible. La surface de l'objet même fuirait-elle toute matérialité par le biais d'une trop grande charge de lumière absorbée ? Il est impossible de nommer, il est impossible de percevoir la réalité. Plus gênant encore, il est impossible de prendre notre propre mesure dans l'espace, car si donner à voir des formes revient à marquer notre place par rapport à celles-ci, comment peut-on se repérer quand il y a dissolution des formes nous contenant ?

Ce vertige et cette baisse de perception ressentis dans l'installation de Claire Savoie soulignent notre incapacité à rester fidèles à une seule et même identité. C'est le monde autour de nous et les repères qu'il nous offre qui dirigent nos pas, guident notre manière d'appréhender l'environnement. Sans repères, qui sommes-nous ?

ELISABETH RECURT

NOTE

¹ Georges Didi-Huberman, *Ce que nous voyons, ce qui nous regarde*, Les Éditions de Minuit, Paris, 1992, p. 71.